

Pages de
Journal
Éditions
Charlot
1944

Critique des Pages de Journal 39-42
par Gabriel Marcel

[La Nef - n° 6 mai 1945]

5

"La Nef"

NOTES DE LIVRES

135

Philosophie et Mémoires.

ANDRÉ GIDE. PAGES DE JOURNAL (1939-1942)
(Charlot.)

Les *Pages de Journal* d'André Gide publiées à Alger nous intéressent surtout dans la mesure où elles nous montrent comment il a réagi aux catastrophes dont notre pays a été victime depuis 1939. Peut-on dire cependant que cette réaction nous instruit sur Gide lui-même, ou sur l'événement dont celui-ci nous apporte l'écho assez assourdi? Je n'oserais le prétendre. Gide commence par éprouver, outre une douleur patriotique qui s'exprime avec mesure, une admiration horrifiée en présence de la réussite hitlérienne. « Comment nier qu'Hitler a mené le jeu d'une manière magistrale, ne se laissant lier par aucun scrupule, par aucune règle d'un jeu qui sans doute n'en comporte point, profitant de toutes nos défaillances, que depuis longtemps il avait su favoriser. » Il se lamente sur les défauts qui nous ont perdus et sur la phraséologie mensongère par laquelle nous nous sommes laissés égarer. « Le choc de la guerre n'a fait que précipiter la ruine d'un Etat déjà tout décomposé. » C'est dire combien il eût été loin de souscrire à l'imprudente assertion de Maritain : en 1939, la France était en plein relèvement. Gide applaudit à l'allocution de Pétain du 14 juin : « Depuis la victoire, l'esprit de jouissance l'a emporté sur l'esprit de sacrifice. On a revendiqué plus qu'on n'a servi. » On ne peut mieux dire, ajoute-t-il, et ces paroles nous consolent de tous les *flatus vocis* de la radio. Toutefois, dès le 24, il s'étonne et s'indigne d'entendre Pétain parler de France intacte après la livraison à l'ennemi de plus de la moitié du pays. Nul doute, d'ailleurs, que l'usage si tristement inattendu qui fut fait alors du mot honneur ne l'ait scandalisé. Pas un seul jour, me semble-t-il, il n'a été dupe des illusions et des mensonges que recouvraient les mots Révolution Nationale. « Je demeure sans opinion devant les événements, doutant parfois si je pourrai prendre place et trouver raison d'être dans l'univers nouveau qui se prépare indistinctement. Ce que je crois, c'est qu'il ne peut avoir aucun rapport avec cette singerie de Révolution Nationale que je ne parviens pas à prendre au sérieux. Les vrais battements de cœur de la France sont cachés et ne peuvent encore se laisser connaître. Tout n'est, pour le moment, que parade provisoire, que vantardise et duperie. Le sol est trop peu ferme encore pour qu'on y puisse rien édifier. Tout dépend de... »

Ailleurs nous le voyons chercher à obtenir de lui-même une acceptation qui ne repose pas sur un mensonge intérieur. « Ni vainqueurs ni vaincus! Je ne goûte pas beaucoup cette formule. Elle implique, de part et d'autre, une feinte si flatteuse pour notre amour-propre que j'entre en garde... Nous sommes vaincus. Dès que nous nous aviserions d'en douter, notre adversaire saurait nous en faire souvenir, n'en doutons pas. Et s'il nous aide à nous relever aujourd'hui, ce n'est que pour nous permettre un effort dont il entend bien se réserver le plus grand profit. »

Mais Gide ne préconise pas non plus un raidissement qui lui paraît incompatible avec la situation réelle de la France, et c'est sans doute ce que beaucoup seront portés à lui reprocher. « Composer avec l'ennemi d'hier, ce n'est pas lâcheté, c'est sagesse, et d'accepter l'inévitable. *Unter-suchen was ist und nicht was behagt*, dit excellemment Goethe. Qui regimbe contre la fatalité est pris au piège. A quoi bon se meurtrir aux barreaux de sa cage? Pour moins souffrir de l'étroitesse de la geôle, il n'est que de se tenir bien au milieu. » C'est à lui-même que Gide pense ici, au moyen de s'accommoder d'une situation générale qui paraît d'abord intolérable. « Si demain, comme je le crains, toute liberté de pensée, ou du moins d'expression de cette pensée, nous est refusée, je tâcherai de me persuader que l'art, que la pensée même y perdent moins que dans une liberté excessive. L'oppression ne peut avilir les meilleurs, et quant aux autres, peu importe... Vive la pensée comprimée! Le monde ne peut être sauvé que par quelques-uns. C'est aux époques non libérales que l'esprit libre atteint à la plus haute vertu. »

L'avouerais-je? Ce texte, qui date du 28 septembre 1940, me paraît assez accablant. Comment ne pas y reconnaître à tout le moins une déficience surprenante de l'imagination? Gide semble se représenter l'oppression sous les espèces en vérité bénignes d'une censure. Or, est-ce de cela qu'il s'agissait? Si l'on a le moindre soupçon de l'horreur qu'a signifiée pour des millions d'êtres la domination nazie, peut-on se permettre d'accueillir avec cette sorte de bonne humeur l'occasion qu'elle fournit à une intelligence exercée d'utiliser pour son propre perfectionnement la compression à laquelle celle-ci se voit soumise? Certes, il convient de se rappeler qu'en septembre 1940 on n'avait encore qu'une très faible idée de ce que le nazisme réaliserait dans les pays occupés, et il serait au surplus injuste de majorer l'importance d'une simple note, qui reflète une disposition momentanée. Malheureusement, malgré les allusions à la tristesse que lui cause le désastre, on ne trouve dans ces pages de journal aucun contre-poids appréciable à ce qu'il faut bien appeler cet égotisme. Le manque de foi — et je prends bien entendu ces mots en un sens qui n'a rien de religieux — est ici tout à fait apparent; je ne dis pas seulement le manque d'espérance, mais le manque de désespoir; car, après tout, le désespoir lui-même serait positif, avec tout ce qu'il comporterait de rage et d'indignation. Mais ces mots ne s'appliquent point ici. Nous sommes en présence d'un vieillard très intelligent qui trouve que ce qui arrive à son pays est désolant, mais qu'après tout celui-ci l'a bien mérité. Ce n'est pas faux, mais ça ne va pas loin, et c'est, me semble-t-il, la preuve irrécusable que Gide est aujourd'hui établi dans le passé comme dans un transatlantique sur une plage abritée. C'est aujourd'hui plutôt vers un Bernanos, ou même vers un Malraux, qu'il faudra nous tourner... Oni, je sais bien, il reste intéressant de savoir ce que Gide pense de *Cinna* et de *Mithridate*, quand il relit Corneille et Racine. Mais à quelle étrange aberration cède-t-il lorsqu'il nous déclare que le *Malade* est le chef-d'œuvre de Molière?

Gabriel MARCEL.